

La Lettre



Un autre regard

Bulletin de L'UNAFAM Paris
N° 83 - Décembre à Mars 2014

Sommaire

éditorial

DOSSIER	L'ART POUR VIVRE MIEUX	
Entretien avec Christian Sabas		2
L'association « Empreintes et arts »		3
Sonia Lawniczak : Artiste Peintre		4
La vie qui est en moi : Ariane Khalfa		5
Séraphine de Senlis		5
Un atelier d'art-thérapie		6
Artame Gallery		8
L'Art comme outil de construction		10
« Art et handicap » à l'Hôtel de Ville		12
La Halle St Pierre		13
L'art brut... C'est fou !		14
La danse thérapie		15
	ASSOCIATIF	
Congrès Pro famille 2013		16
	SPORT	
Journée « Sport adapté »		18
	SOINS - ET PLUS !	
PREPSY : témoignage sur un SAMSAH		20
L'équipe E.M.I.L.I. dans le 15 ^{ème} arrt.		20
Congrès UNAFAM 2013 : 50 ans de combat		21
	INFOS PRATIQUES	21
	VU, LU, ENTENDU	22
	MAUX CROISÉS	23

L'art pour vivre mieux... Commençons par ce témoignage de Malika sur son atelier d'art-thérapie (page 10) : « L'atelier m'a apporté beaucoup de confiance en moi, de la sérénité, du plaisir surtout en peignant... C'était comme dans un jeu, sans pression avec chacun à son rythme... »

Reprenons mot à mot cette dernière phrase « L'art comme un jeu, sans pression, chacun à son rythme » :

« Le jeu », c'est cette forme de prise « sans risques » de contact avec la réalité de la vie, privilégiée à juste titre dès les premiers pas.

« l'absence de pression », c'est ce qui permet de prendre du recul sur sa situation, de ne plus se sentir aliéné par une exigence de résultats impossible à satisfaire.

« chacun à son rythme », c'est ce qui permet de prendre son temps pour se reconstruire à ceux qui doivent recoller ensemble les morceaux « dissociés » de leur être intime.

Voilà donc, exprimé dans toute sa simplicité, le principe actif de l'art-thérapie : donner à la personne qui souffre un matériel qui lui permette de s'exprimer dans un environnement approprié, donner du temps au temps, donner de la confiance et... Laisser faire !

Les résultats sont là, dans ce numéro de « La Lettre » spécialement consacré à l'une des thérapies les plus anciennes parmi les thérapies modernes... En fait, il serait plus juste de dire qu'ils ne sont pas tous là, faute de place, tellement il y avait à dire !

L'Atelier du Non Faire, l'association Empreintes et arts, le Centre René Capitant, Artame Gallery et le Centre Alexandre Dumas nous ont ouvert leurs portes et partout, on retrouve cette même dynamique de création communicative d'enthousiasme.

En plus, au-delà de l'aspect thérapeutique, cela permet aux plus doués de faire valoir leur talent, d'où ce coup de chapeau en fin de ce dossier à « l'art brut », cet art « absolument excentrique » auquel la Mairie de Paris vient de consacrer une exposition.

Nous nous sommes rendus à cette exposition et cela nous a donné envie d'en savoir plus, tant cette notion « d'art brut », en dehors des écoles classiques par définition, nous a paru à la fois représentative, contemporaine et déstigmatisante de la condition humaine de ces êtres chers et fragiles dont l'expression de la souffrance constitue un pas souvent décisif vers un mieux être bien compris.

L'art brut, outil privilégié d'une tendre compréhension : tout un programme et bien plus accessible qu'il n'y paraît... Il suffit d'essayer !

Luc Vave

Union Nationale des Familles et Amis de Personnes Malades Psychiques
Reconnue d'utilité publique

101, avenue de Clichy 75017 PARIS

Tel : 01 4520 6313 - Fax : 01 4520 1779 - Email : 75@unafam.org

Christian Sabas et l'Atelier du Non Faire

Difficile de dissocier Christian Sabas de l'histoire de l'Atelier du Non-Faire et difficile de brosser un portrait de cet infirmier hors norme sans évoquer ce même atelier : force est donc de constater que parler de l'un amène inmanquablement à parler de l'autre.

Né à la Guadeloupe en 1953, Christian Sabas, allure décontractée et dreadlocks généreuses, est loin de paraître sa toute fraîche soixantaine. Toujours jeune dans sa tête ? C'est ce que son beau sourire et son calme peuvent laisser supposer. « Cool » certes, mais pas détaché des autres pour autant, bien au contraire, et pratiquant le savoir faire avec les patients sans renoncer au savoir être, histoire d'ouvrir les portes de l'enfermement mental sur la liberté de l'expression artistique.

Un parcours singulier

L'histoire imbriquée de Christian Sabas et de l'Atelier du Non Faire n'était pas écrite d'avance. L'infirmier psychiatrique n'avait pas de feuille de route, ni de plan élaboré, juste une vision un peu différente de ce qui pourrait aider les malades à reprendre un peu de confiance et de plaisir à vivre.

Depuis toujours musicien mais aussi pratiquant diverses techniques artistiques découvertes au cours de ses pérégrinations de jeunesse auprès de différents collectifs d'artistes à Paris ou à Berlin dans les années 70, Christian Sabas est convaincu que « tout le monde peut créer et que cette possibilité, offerte aux malades en particulier, tient en un mot : un soin vivant ». Peintre et musicien lui-même, ces modes d'expression s'imposent à lui pour modifier le quotidien asilaire et redonner l'élan vital à des personnes en position de faiblesse, et de ce fait facilement infantilisées, privées de leurs droits de citoyen et dépouillées de leurs habits et effets personnels.

Un espace unique

« Christian Sabas voulait développer les activités artistiques dans le service, mais refusait l'ingérence du médical » résume un proche témoin de cette aventure.

Choqué qu'aucune alternative, aucun dérivatif ne soit proposé aux patients en hospitalisation fermée, il commence par mettre en place un accès possible à la création. Furent donc mis à disposition de quelques patients un peu d'espace, les couleurs, les pinceaux, le papier ou la toile (mais les moyens matériels ont toujours été limités !).

Christian Sabas s'insurge aussi, très tôt, contre les rapports soignés/soignants. La carrière d'un infirmier qui refuse de tenir un rôle institutionnel risque d'être rapidement sans issue mais, en 1983, le docteur Jani Namyas défend l'idée d'un atelier libre d'expression et le docteur Robert Pariente, responsable de secteur de l'époque qui désire garder son infirmier « hors norme », demande l'ouverture d'un pavillon désaffecté au sein du parc de l'hôpital Maison-Blanche. Il y détache Christian Sabas. En 1985, l'Atelier du Non Faire est rattaché à l'association l'Echange présidée par le Docteur Jani Namyas qui le gèrera jusqu'en 2003 pour en assurer le fonctionne-



ment institutionnel, indispensable à son maintien au sein de l'hôpital psychiatrique.

Pavillon 53

Ainsi commence l'aventure de l'Atelier du Non Faire (où, contrairement à son nom, on fait des choses) qui pourra exister sous cette forme, bénéficiant d'un vaste local de 1200 m², « le pavillon 53 », au cœur de l'EPS Maison-Blanche durant 20 ans.

Dans cet espace échappant quelque peu au « tout médical » et où « chacun peut bruer et colorier », Christian Sabas prépare couleurs, toiles, instruments, afin d'accueillir les patients et met en pratique sa conception de l'accompagnement en psychiatrie : « Nous devons accompagner notre « dit-semblable » et faire du chemin avec lui. Tu fais la route avec des gens sensibles, sympathiques. Il n'y a pas de mauvaise chimie de la relation ». Un aboutissement après sa formation d'infirmier menée de 1975 à 1978, puis son entrée en fonction à Maison-Blanche, dans la foulée.

Les patients, venant de l'hôpital mais aussi parfois de l'extérieur, peuvent laisser libre cours à leur envie de Non Faire ou de Faire. Des expositions, des concerts y sont parfois organisés et un livre est même édité en 2003 (*).

L'espoir d'une suite

L'atelier du Non Faire est contraint de déménager en 2005, après la vente par l'Assistance Publique en 2003 des bâtiments dépendant de l'hôpital Maison-Blanche situés à Neuilly-sur-Marne et rachetés par la municipalité.

Ne pouvant plus exister en l'état, l'Atelier du Non Faire se re-



Anemmanuelle Micucci devant des portraits qu'elle réalise

Cap' Harold, notre capitaine, liait tous ces événements à l'amour que l'Homme pouvait porter à ses semblables.

Et puis la guerre a éclaté, l'immense parc hospitalier fut bombardé par les flottes gouvernementales, les navires coulaient les uns après les autres, les pavillons se vidaient, les Hommes prisonniers, emportés...

Le mât de l'Atelier du Non Faire qui portait le pavillon 53 est tombé... 2005, l'immense navire a coulé. Christian Sabas et les survivants du Non Faire construisirent à la hâte un radeau.

construit autour d'une structure associative « Les amis de l'atelier du Non Faire » qui est hébergé, jusqu'en 2009 dans le local d'un GEM du 17^{ème} arrondissement de Paris. Le problème de l'espace devient hélas un problème endémique qui n'est toujours pas résolu aujourd'hui. L'association se contente de deux petites pièces proposées par le CATTG Gambetta.**)

« Il y a quelque chose dans l'extériorisation du délire qui ne tient pas toujours sur une feuille 21x 29,7 » et la production de 20 années de Non Faire est énorme. Pas moins de 2000 personnes se sont succédées et ont œuvré dans le pavillon 53. Les tableaux, certains très grands, sont toujours stockés au même endroit, soit quelque 8000 pièces dont Christian Sabas dresse l'inventaire semaine après semaine, car il n'est pas possible de libérer les lieux sans ce travail préalable d'identification. Riche est la production de ces 20 années où l'institution a accepté de ne pas « ajouter de la souffrance à la souffrance » comme le dit une artiste participante.

S'il y a encore, de la place pour les œuvres, elle est comptée aux patients artistes confinés dans les quelques mètres carrés consentis dans le 20^{ème} arrondissement de Paris. C'est là que le noyau dur du Non Faire - une quinzaine de fidèles autour de Christian Sabas - espère encore, à défaut de susciter l'intérêt de l'institution psychiatrique, voir une main se tendre pour que le Non Faire reste bien vivant. « Nous n'avons pas beaucoup de moyens pour continuer. Je ne vois pas qui donne et qui entend. On est en pleine misère » soupire Christian Sabas. Paradoxal, non ? Quand l'Art Brut a gagné sa place au soleil et que Paris se félicite du succès de l'exposition « Absolument excentrique ».

Un moment d'exception

Avec le recul, l'existence même de cet atelier hélas non reproduit ailleurs, né avant même que les GEM soient instaurés, témoigne d'un moment particulier que la psychologue Simonetta Di Girolamo-Topor a largement accompagné. Un moment où l'on a accepté, dans un lieu de soin, d'admettre que d'aller peindre n'est pas une prescription médicale et que « Celui qui fait est seul à même de dire si cela lui fait du bien au pas », même s'il faut pour cela admettre que « le patient n'appartient pas au service », pas plus que ses dessins ou sa peinture.

Claire Calmèjane

(*) Editions ENSP Maison Blanche 2003

(**) CATTG Gambetta, 14 rue des Tourelles, Paris 75020

L'association « Empreintes et arts »

En 1997, une petite équipe composée d'artistes, d'art-thérapeutes, d'une historienne de l'art, d'un journaliste et de psychanalystes décide de fonder L'Association Empreintes et arts.

Objectif : accompagner et promouvoir le travail d'artistes, patients ou anciens patients de structures psychiatriques, en valorisant leurs œuvres pour leur contenu artistique.



Sculpture de Lamy Tcha

L'Association est née d'une volonté de porter un autre regard sur l'art produit au sein de l'hôpital.

Le plus souvent l'œuvre est regardée par les psychiatres comme un outil d'exploration de la pathologie, comme un éclairage sur l'évolution des symptômes et une aide à leur compréhension.

Empreintes et arts considère au contraire que l'œuvre doit prioritairement être appréciée comme une production artistique, et considérée comme une œuvre d'art à part entière : « une œuvre ne saurait être réduite à une figure du symptôme ».

L'Association s'est également constituée en réaction aux habitudes prises par l'institution psychiatrique de conserver les œuvres réalisées dans ses murs, d'en constituer des collections qui demeurent propriété de l'institution.

Or, toute production doit être signée par son auteur et doit en être la propriété exclusive, y compris lorsqu'elle est produite dans le contexte hospitalier.



Couple - Oeuvre de Fred Nomad

Dès lors que les productions sont regardées comme des œuvres d'art, leurs auteurs peuvent décider de les faire connaître au public, de les exposer et éventuellement de les vendre à leur propre profit.

Toutefois, « la difficulté d'entreprendre de montrer son travail sans jouer sur l'étiquette « malade mental » ni sur la curiosité pour la pathologie est d'autant plus grande ».

C'est là que l'Association apporte une aide précieuse. Pour accompagner l'artiste dans la promotion de son travail, elle cherche des lieux pour des expositions individuelles ou collectives, accompagne des démarches auprès des galeries, des salons, des musées.

Il s'agit pour l'artiste de se confronter au monde de l'art et à son marché, un parcours complexe et semé d'embûches !

Attentive à la personnalité de chacun, à ses capacités d'initiatives et à ses difficultés, l'Association accompagne, soutient, non seulement dans la recherche de lieux d'expositions mais également pour la confection de books personnels, ou la création de sites internet.

Les artistes soutenus par l'Association ont été retenus pour la qualité de leur travail et nous donnent à voir des univers d'une grande richesse.

Je leur souhaite à tous bonne chance dans leur parcours personnel, ... avec une mention spéciale pour mes coups de cœur : Ariane Khalfa-Diallo, Sonia Lawniczak, Fred Nomad, et Lamy Tcha.

Corinne Viennot

Site : <http://empreintes-et-arts.fr>

Contact : secretaire@empreintes-et-arts.fr

Rencontre avec Sonia Lawniczak, artiste peintre.

C'est à l'occasion d'une rencontre avec les membres du bureau d' « Empreintes et arts », que Sonia Lawniczak a accepté de me montrer ses peintures et de me les commenter.

« J'ai longtemps eu du mal à regarder mes œuvres une fois terminées. Pendant une quinzaine d'années, mes tableaux étaient entreposés chez une amie qui les conservait. Et puis un jour elle a dû déménager et là il a fallu que je reprenne mes toiles. Les revoir a été pour moi très difficile, très douloureux. C'est un peu moins difficile maintenant. »

Dès 1991, Sonia a participé à des expositions, personnelles ou collectives.

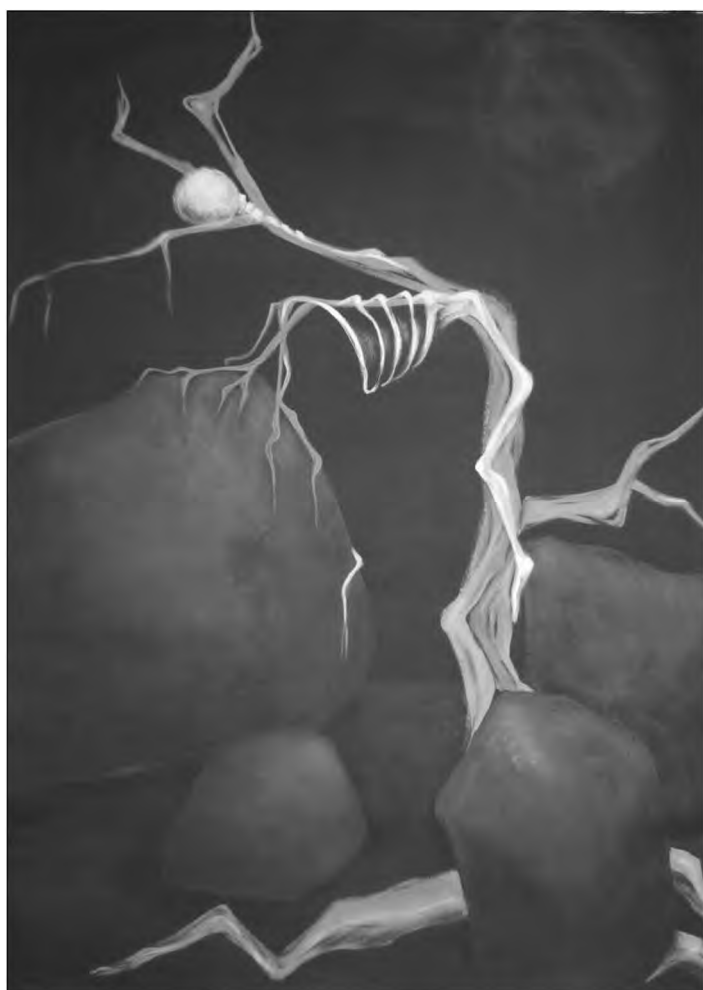
Nous nous arrêtons sur une série de tableaux peints en 1995 : des squelettes, des portraits de déportés.

« Ma vie et ma peinture sont déterminées par la mort de ma maman, elle-même minée par l'extermination de sa famille dans les camps nazis. »

Peu de couleurs dans ces tableaux, des personnages très expressifs, mais une peinture assez fluide, peu de matière.

« Effectivement il a là quelque chose de l'ordre de la transparence, la légèreté du corps, un rapport avec l'anorexie ; je souhaitais à cette époque passer inaperçue... »

Devant « L'interrogatoire », un très beau portrait au regard marqué par l'effroi et l'incompréhension, Sonia explique le titre : « Lorsque j'ai montré cette peinture à mon oncle, qui avait été en camp de concentration, il m'a dit immédiatement « ça, c'est



rochers et branche sept 2011. 139. 73x100 - Peinture de Sonia Lawniczak



L'interrogatoire

Peinture de Sonia Lawniczak

aux Etats-Unis .Ces squelettes dans les arbres, ce sont mes « strange fruit » à moi ».

Le « Strange Fruit » évoqué par Billie Holliday est le corps d'un Noir pendu à un arbre. On peut lire dans la deuxième strophe : « Scène pastorale du vaillant Sud, Les yeux exorbités et la bouche tordue, Parfum du magnolia doux et frais, Puis une soudaine odeur de chair brûlée ».

Dans d'autres tableaux, les arbres et les squelettes fusionnent, certains arbres semblent crier,

Le tronc se tord, les branches se tendent vers le ciel.

Sonia évoque « Le cri » de Munch.

A partir de 2010 apparaissent des intérieurs, des paysages urbains, des espaces plus construits,

« Dans les villes je peins beaucoup de fils électriques... ils prennent la suite des barbelés.

Des immeubles fondent, semblent s'écrouler. Ça coule beaucoup dans mes tableaux : du plafond, de la table, des arbres... Ce sont des rêves que je fais ; mes peintures ce sont mes humeurs ; je passe de la tristesse à la violence. »

Paysages de rêve, de cauchemar, un univers poétique teinté de surréalisme, où apparaissent, de plus en plus présents, des rochers.

« J'aime aussi les rochers, ou plutôt les gros galets ; malgré la froideur de la pierre, ils sont doux et lisses. Je séjourne souvent au bord de la Manche, j'en ai rapporté récemment une série de paysages marins au fusain ».

Toute la production de Sonia est ponctuée de portraits de déportés, seuls, en couple, ou en groupe. « Je les trouve souvent mignons ! J'ai beaucoup de tendresse pour eux ; les déportés naissent dans ma tête et deviennent ma famille. »

Sonia sort d'un carton à dessin toute une série de dessins au fusain, très construits, très contrastés où l'on retrouve de superbes rochers qui ont maintenant une présence sculpturale.

Ici et là, parmi cette production récente, un portrait de déporté. Le dernier se détache sur un fond violet. Il est époustoufflant de présence, par l'intensité de son regard, par la texture de l'acrylique que Sonia utilise maintenant en couche épaisse.

« Celui-là réapparaît régulièrement ; c'est toujours le même ; il m'accompagne ; c'est mon copain ».

Propos recueillis par Corinne Viennot

Pour contacter Sonia Lawniczak : sonkiz@free.fr

Ariane Khalfa

La vie qui est en moi

Entretien téléphonique avec Ariane Khalfa, artiste adhérente à l'association « Empreintes et arts ». Elle a exposé à l'Hôtel de Ville pour « Absolument excentrique » et en est satisfaite. Écoutons-la s'exprimer à ce sujet.

« Je suis très fière d'avoir exposé à l'Hôtel de Ville. L'accrochage était très réussi car les œuvres étaient bien mises en valeur. Une très belle exposition avec cette mise en scène en labyrinthe qui donnait une impression de richesse à l'ensemble. On en avait plein la vue. Ils ont édité un très beau catalogue, avec une page par artiste. Ils nous en ont offert un – trois artistes me l'ont dédicacé –, et nous pouvions en acheter à prix réduit. »

Quand je lui dis que les échos que nous avons reçus à La Lettre parlent d'un accrochage « trop serré », Ariane me répond : « L'exposition était prévue dans une salle plus grande, les organisateurs ont dû en changer au dernier moment. Aussi ai-je une sculpture qui n'a pas été exposée. Il y avait à l'Hôtel de Ville, trois tableaux, et mon grand carnet de dessins, que j'avais déjà exposé. Oui... je pense... Les commissaires ont dû faire leur choix sur photos par le biais d'Empreintes et arts, je leur ai laissé les œuvres à disposition pendant plusieurs mois. J'expose régulièrement une à deux fois par an depuis 2000 ». (expositions à Paris, Vérone, Arimage à Corbeil...)

Je lui demande alors si cette exposition collective lui a apporté des contacts. Je l'entends sourire et elle me répond : « Je n'ai pas pu venir au vernissage, mais j'y suis allée deux fois. J'ai vendu deux tableaux, et j'ai eu un contact par mail. »

Au cours de notre conversation, Ariane Khalfa me parlera plus précisément des visages qu'elle dessine, peint, sculpte en bois et en terre : « Je cherche à styliser mes visages qui sont ceux de mes proches, ou de poupées de collection. Je recherche la beauté, l'innocence, la pureté. Avant, j'étais dans l'énergie, le brutal, j'étais sans patience. Aujourd'hui, je suis calme et concentrée sur mon travail. Je deviens plus sage. Ces visages comblent ce grand vide que j'ai en moi. »

Et pour toujours mieux se motiver, Ariane recherche différents lieux où travailler : « J'ai besoin d'être au contact des autres. J'allais régulièrement au CATTTP Arimage. Il y avait aussi les ateliers



Peinture d'Ariane Khalfa-Diallo

municipaux. Dans les lieux liés à la psychiatrie, j'ai plus d'affinités artistiques avec les participants. Dans un atelier municipal, beaucoup de gens viennent pour se distraire, « faire une activité ». Moi, je ne viens pas pour passer le temps. Il s'agit de la vie qui est en moi quand je crée, et je ne peux pas faire autre chose. Je travaille aussi chez moi, bien sûr. J'ai eu un atelier pendant dix ans. Maintenant l'idéal serait que je travaille avec d'autres artistes. »

Avant de raccrocher, une dernière question me vient à l'esprit : « Mais au fait, comment cela vous est venu la peinture ? » Ariane se souvient : « À vingt ans, je voulais déjà exercer le métier d'artiste. Mais l'on me disait –ce n'est pas un métier : artiste ! J'ai eu un professeur sympa, il m'encourageait. Depuis, je ne cherche pas à comprendre, je ressens. »

Propos recueillis par Brigitte Hautefeuille

Séraphine de Senlis

Séraphine de Senlis, vous vous souvenez ? Cette artiste incroyable, inclassable, « sans rivale » comme elle-même se définissait, remise en mémoire avec le film de Martin Provost et l'étonnante Yolande Moreau (2008).

J'ai relu une anecdote de sa vie dans le livre* de Françoise Cloarec, spécialiste de Séraphine (elle lui a consacré sa thèse de psychologie clinique).

Imaginez Senlis, le 21 octobre 1927. C'est l'ouverture de l'annuelle « Exposition des Amis de l'art ».

Souvent, Séraphine a été sollicitée pour y participer. Elle a toujours refusé. On va se moquer d'elle, elle n'est qu'une domestique, et ses peintures, « inspirées par Dieu », ont-elles leur place dans une Mairie ! Cette fois, elle a accepté.

Et elle est là, vêtue de ses meilleurs habits. Ceux qui la connaissent et l'aiment bien la félicitent. Le baron de Maricourt, l'un de ses anciens employeurs, notable local qui gère les événements mondains, l'ignore superbement. Il n'en dira pas un mot dans le compte-rendu qu'il fera passer dans la presse régionale.

Et pourtant ! Ses toiles illuminent l'expo. S'imposent au milieu de la platitude ambiante, terne et bien élevée.

Les critiques parisiens, eux, ne s'y trompent pas. Ils sont enthousiastes. La célébrité suivra. Le baron essaiera de se rattraper : bien sûr, il n'a pas parlé d'elle puisqu'ici tout le monde la connaît, Séraphine ! C'est un non-événement.

« Cette excellente personne a quitté le plumeau pour le pinceau ». Et alors ? Certes, « sa peinture est un document psychologique. Mais, n'est-ce pas, ne négligeons pas pour cela l'art classique ni la vieille beauté française »... (Le Courrier de l'Oise, le 23 octobre 1927).

Cette force de vie, « cet art qui vient du cœur », cette puissance créatrice qui endigue le délire, aujourd'hui ils s'imposent avec évidence, ils nous enchantent. Sans doute étaient-ils trop forts alors pour la tiédeur confinée d'un Senlis assoupi.

Catherine Bourgois

*Françoise Cloarec . Séraphine, la vie rêvée de Séraphine de Senlis – Phébus 2008

Entretien avec Sylvie Riou et Thanh Mai

Atelier d'art-thérapie au Centre René Capitant.

C'est à l'occasion de ma rencontre avec les membres du bureau de l'Association « Empreintes et Arts » que j'ai fait la connaissance de Sylvie Riou. Peintre et art-thérapeute aux ateliers d'arts plastiques des hôpitaux de jour René Capitant et Asnières, elle parle de son travail avec beaucoup de passion et une grande sensibilité. Avec sa collègue Thanh Mai, elle-même psychologue au Centre René Capitant, elles vont tenter de nous faire comprendre ce qui se joue entre les murs de l'atelier d'arts plastiques où elles reçoivent des patients trois fois par semaine.

La Lettre : Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est un atelier d'art-thérapie, ce qui s'y passe ?

Sylvie Riou et Thanh Mai : Il faut déjà se méfier du terme d'art-thérapie, on ne fait pas de l'art, pas de thérapie non plus ; on est dans un entre-deux.

On ouvre un espace où chacun pourra se sentir bien, se poser, ne rien faire, un espace proche de la rêverie, de l'abandon ; un temps propice pour que quelque chose puisse se passer : le temps est suspendu, des choses peuvent s'ouvrir.

Notre travail est d'accompagner, de border, d'aider à tirer des fils ; nous sommes comme des « passeurs ».

Les personnes qui s'inscrivent savent que nous les attendons, c'est un moment lié à ce qui se passe dans la semaine, avec tout un travail qui se produit en dehors du moment de création.

Le cheminement est beaucoup plus important que le résultat.

Il s'agit d'un fonctionnement « à la carte », où chacun part de ce qu'il est et s'ouvre dans la mesure de son possible à ce qui va se passer.

On tend à insuffler du mouvement, en intervenant si quelqu'un est bloqué, en faisant des propositions si la personne semble un peu perdue, afin que ça puisse résonner en elle et faire surgir « l'envie ».

LL : Comment réussissez-vous à débloquer, à trouver des pistes ?

S. R. & T. M. : Cela peut passer par des propositions de techniques, de livres, d'ouvrages d'histoire de l'art ou un matériau donné (terre, peinture...). Nous avons récemment proposé la mosaïque à un patient qui n'était pas à l'aise avec la peinture, trop abstraite pour lui et potentiellement angoissante.

L'art, la peinture peuvent parfois « faire peur » alors que la mosaïque est symboliquement une technique qui permet de rassembler les morceaux, de réunifier, ce qui peut s'avérer être une réponse à certaines angoisses de morcellement en particulier.

Mais il n'y a pas de règle ; c'est vraiment lié à chacun.

Quelque chose qui a été valable pour quelqu'un ne le sera pas forcément pour quelqu'un d'autre. Ce ne sont pas des « recettes ».

On essaie d'être là, de sentir, d'accompagner. Il faut du temps, pour qu'une évolution se produise que la personne se prenne au jeu et trouve de l'intérêt à continuer à peindre, à sculpter, à modeler, à faire...

LL : Vous parlez beaucoup de la notion de temps, de durée.

S. R. & T. M. : Oui, cette notion est essentielle pour n'importe quelle activité, afin de vivre les choses plus en profondeur. Notre atelier est ouvert trois demi-journées par semaine pendant deux heures.

Chacun y trouve son rythme dans la globalité de sa prise en charge à l'hôpital de jour, un emploi du temps est établi avec chacun. Comme nous l'avons déjà dit, le travail du lien se poursuit toute la semaine durant. On fait sans arrêt du « remaillage », on « ravaude » ! L'investissement de l'atelier n'est pas forcément en continu, il peut y avoir des aller-retour, et puis il y a des personnes qui viennent régulièrement, pour qui c'est essentiel, qui sont « fidèles » et qui viennent en continu.

Il y a même des patients qui se sont mis à peindre chez eux, et qui ont continué. Là, c'est qu'ils ont trouvé un « objet » ; il y a quelque chose qui existe pour eux indépendamment de nous, chacun s'inscrit à son « mode » dans cet espace.

LL : Y a-t-il des temps de parole pendant l'atelier ?

S. R. & T. M. : Il y a des temps de parole, mais qui ne sont pas formalisés. Il n'y a rien de « programmé », hormis les horaires de l'atelier. On peut parfois faire le point avec une personne, regarder ensemble ce qu'elle a fait, en parler. C'est souvent dans l'après-coup que l'on essaie de saisir la signification et on la restitue au patient en filigrane.

LL : La peinture peut-elle aider un patient à s'exprimer ?

S. R. & T. M. : Effectivement, lorsque la relation en face à face est anxiogène, se retrouver ensemble autour d'un objet, en l'occurrence la peinture, peut aider à nouer une relation. L'intérêt des animateurs pour l'objet de médiation reste essentiel. Le socle du désir du soignant se transmet. Il y a quelque chose dans les arts plastiques qui est de cet ordre, de l'être profond, de l'ordre du désir.

LL : Ce que vous faites est une forme de psychothérapie ?

S. R. & T. M. : Dans ce type d'atelier, notre objet n'est pas la thérapie, mais la peinture, les arts plastiques. Nous partageons un but commun, celui des arts plastiques, cette expérience est en elle-même thérapeutique.

LL : Il n'y a pas d'analyse des productions ?

S. R. & T. M. : Nous n'analysons pas les productions. Ça n'a pas de sens de dire « il a fait cela parce que... »

L'important est ce qu'il se passe pour la personne, son ressenti à elle.

On sent bien la manière dont la personne travaille, on sent quand c'est juste. On voit la manière dont elle est absorbée, la manière dont le crayon gratte la feuille. On sent bien qu'il

se passe quelque chose. Il y a des gens qui se sont mis à créer grâce à l'hôpital de jour. Certains se sont mis à créer à l'extérieur. Certains ne peuvent créer qu'à l'intérieur des murs de l'hôpital, parce qu'ils ont besoin de ce cadre et de notre présence, dans l'actualité de ce qui est possible pour eux.

LL : Vous êtes une présence discrète, mais qui n'a rien de passif !

S. R. & T. M. : Non bien sûr, nous ne sommes pas passives, mais pas intrusives non plus ; tout est dans la nuance. J'aime bien les termes de « guider », « passer », « faire du remaillage ».

Il faut beaucoup d'énergie et d'attention, mais « en creux ».

Nous régulons les échanges, il y a parfois de l'excitation qu'il faut faire redescendre pour respecter chacun, afin que les autres personnes qui sont concentrées et dans leur bulle, ne soient pas gênées.

LL : Puisque c'est un atelier d'arts plastiques, il y a des productions. Y a-t-il une satisfaction d'avoir créé quelque chose ?

S. R. & T. M. : En règle générale, oui, mais c'est compliqué. Une production est quelque chose qui vient de soi, et si la personne vit son intérieur comme n'étant pas si bon que ça, il y a une ambivalence par rapport à sa production. Il peut donc y avoir autre chose que de la satisfaction.

C'est propre à chacun. Nous avons l'exemple d'une personne qui détruit presque toujours ses productions. Mais nous avons aussi en ce moment une patiente qui peint beaucoup, qui est dans quelque chose de vital ; elle ne s'arrête plus. Est-elle tout à fait satisfaite, non, mais elle est dans quelque chose d'essentiel pour elle.

LL : Il y a aussi des témoignages de peintres qui expliquent que lorsqu'ils vont mal ils ne peuvent pas peindre.

S. R. & T. M. : Oui, mais je crois que ce n'est pas le même rapport à la création. Les patients viennent à l'atelier faire quelque chose pour eux, avant de le « donner au monde ». Pour le patient, dans l'atelier, il s'agit juste d'être là, présent, dans l'instant. L'objet, la production, devient secondaire, et c'est là qu'il faut rappeler que le cheminement est plus important que l'objet produit.

LL : Y a-t-il des patients qui ont envie de montrer leur travail ?

S. R. & T. M. : Oui, il y en a même qui n'ont envie que de ça ! Mais cela n'a rien à voir avec ce qui se joue dans l'atelier. Travailler pour montrer, c'est autre chose, ce n'est pas du tout le sens de l'atelier, ça déplace les enjeux. Il ne se joue pas du tout les mêmes choses.

L'exposition est un autre temps, en dehors de l'atelier, à doser avec parcimonie.

Nous avons d'ailleurs organisé, il y a un an, une exposition de l'atelier au 6B, à Saint Denis.

Pour certaines personnes, cela peut être très satisfaisant de montrer, mais ça peut aussi en arrêter d'autres ou les mettre en difficulté.

LL : Je ne vous demanderai pas de me faire visiter l'atelier...

S. R. & T. M. : Nous avons la chance d'avoir au Centre René Capitant un véritable atelier, un espace dédié. L'atelier en lui-

Sylvie Riou et Thanh Mai devant le Centre René Capitant



même, c'est comme une matrice. Il y a quelque chose de palpable, une atmosphère propice à la rêverie. Nous en sommes les garants, c'est très important pour nous.

L'espace de l'atelier est à la fois délimité et pris dans les murs de l'institution. Il peut parfois servir à des réunions, ce qui provoque chez nous une grande gêne. Nous nous sentons les garants de la dimension intime du lieu, de ce qui s'y passe, propre à chacun, comme s'il y avait là pour nous quelque chose de sacré. Y introduire des personnes étrangères, même nos collègues, n'est pas évident. Si quelqu'un d'étranger arrive, ce n'est plus pareil, ce n'est plus un atelier mais un lieu de présentation.

LL : Nous nous quitterons donc devant la porte du Centre René Capitant, et j'illustrerai mon article, non pas d'une photo de l'atelier, mais du portrait de mes deux interlocutrices qui ont bien voulu prendre la pose pour l'occasion, ce dont je les remercie chaleureusement !

Corinne Viennot

Centre René Capitant – Association loi 1901 Hôpital de Jour. Foyer. Centre Médico-Psychologique.

8, rue de Lanneau-75005 Paris. 01 4441 1930

Le Centre René Capitant accueille des adultes jeunes, hors phases aiguës, pour des prises en charge individualisées, dans un cadre convivial de psychothérapie institutionnelle.

Un riche programme d'activités, des soins conçus sur le socle de la psychiatrie dynamique, une assistance aux patients et à leurs proches sont conjugués à une éthique rigoureuse et au respect du libre arbitre des patients.

L'hôpital de jour (mixte) et le foyer postcure (hommes) ne sont pas sectorisés et collaborent avec toute institution ou praticien. Le Centre Médico-Psychologique s'adresse aux habitants des V^e et VI^e arrondissements de Paris.

Artame Gallery, sur les hauts de Belleville

Dans ce quartier où existent quelque 300 ateliers d'artistes, est installé Artame Gallery. Un lieu clair où l'on peut travailler, tandis que des œuvres couvrent les murs, quand ceux-ci ne sont pas dédiés à une exposition spécifique. Dès l'entrée, nous sommes accueillis par un artiste qui va prévenir Areti, avec qui nous avons rendez-vous. Elle nous rejoint rapidement, accompagnée de Yorgui, son alter ego. Tous deux sont responsables de l'organisation de la galerie et de son animation. Nous nous installons autour d'une table, rejoints par quelques artistes présents.

La Lettre : Quel est le rôle exact de Artame Gallery ?

Areti et l'équipe : Son rôle est défini par son histoire. Il y a une vingtaine d'années, M-F Casellas était assistante sociale à l'Unafam et, très vite, elle a détecté un besoin non satisfait. Besoin ressenti par des parents d'enfants en fragilité qui avaient commencé des études artistiques (Beaux-Arts et autres écoles) mais que la maladie handicapait alors qu'ils étaient déjà un peu chevronnés et qu'ils aspiraient à poursuivre dans cette voie. On imagine l'énergie qui lui fut nécessaire pour convaincre l'association de leur venir en aide pour leur permettre de travailler, de se réunir, de converser entre eux, etc. Ce furent les débuts d'Artame Gallery, un lieu dédié à des personnes ayant déjà un début de formation et d'expérience et qui étaient accueillis moyennant une cotisation de 100 Francs par an. Ce n'était pas le grand confort mais, cahin-caha, l'association creusa son sillon, jusqu'à exister dans la profession. Et il y a 6/7 ans la galerie devint un Groupe d'Entraide Mutuelle.

L.L. : Qu'est un Groupe d'Entraide Mutuelle ?

A. & É : Ce sont les GEM, de nouvelles structures créées par l'Agence Régionale de la Santé, non médicalisées, qui accueillent des personnes qui souhaitent s'investir au niveau associatif. Ce sont des lieux d'entraide, comme le nom l'indique, de rencontre, de partage, de solidarité.

L.L. : On quitte alors le domaine artistique ?

A. & É : Non, Artame Gallery c'est le seul GEM à être artistique. Il y a d'autres GEM mais notre spécificité, c'est d'être un GEM artistique. On accueille des artistes déjà formés, ou autodidactes, qui ont une expérience, qui ont exposé, qui ont une signature concrète artistique. Et qui travaillent toujours dans ce domaine.

L.L. : Donc l'atelier est ici, dans ces locaux ?

A. & É : Aujourd'hui oui, avant, il n'y avait pas de financement. C'était une association autonome. Les artistes membres se réunissaient une fois par mois à la maison des associations de la place des Fêtes, ils faisaient des expositions, mais il n'y avait pas un lieu physique où ils auraient pu se réunir, créer, exposer. Tout cela a changé avec l'arrêt de juillet 2006 où l'Agence Régionale de la Santé a décidé de donner des fonds aux GEM, et un local. Aussi avons-nous une subvention annuelle par l'A.R.S. Ce qui nous permet d'avoir ce lieu, en un mot de vivre. Au sous-sol on stocke les œuvres, et on y trouve le coin bureau, administratif. Au rez-de-chaussée est le lieu de création, de partage, un lieu de vie dont les murs servent pour présenter les artistes.

L.L. : Dans galerie, on entend création mais aussi ouverture sur l'extérieur ?

A. & É : Une fois par mois on fait une exposition. Individuelle ou collective.

L.L. : Ceux qui veulent exposer ?

A. & É : On a une certaine méthodologie par rapport à ça. Une

commission composée d'artistes adhérents d'Artame reçoit les dossiers des artistes voulant exposer. Elle vérifie que le dossier est complet (les tableaux, le visuel pour l'invitation, les dates d'exposition...) et c'est la commission qui fixe les dates avec les animateurs qui accompagnent toujours la démarche.

L.L. : Une exposition par mois ?

A. & É : Oui, et comme cela fait longtemps qu'on existe, on a un réseau assez important. Bien évidemment on est ouvert sur le quartier, on invite les voisins. Chaque visiteur est invité à laisser son e-mail comme cela il est informé de nos activités. L'artiste invite ses proches et son propre réseau. On a pas mal de monde. Après le vernissage, l'exposition dure 3 semaines.

L.L. : L'espace n'est pas très grand...

A. & É : Oh, quand on range, tout est très propre. Il y a de l'espace pour tous ! On a 55m² au rez de chaussée, et autant en sous-sol.

L.L. : Il est vrai que nombre de galeries sont plus petites

A. & É : Oui, nous pensons être très privilégiés. On a trois grandes fenêtres sur la rue, un super éclairage. On est bien placés, à Belleville qui est un lieu artistique avec galeries, dont des voisins, ateliers etc. Au mois de mai on participe aux journées portes ouvertes des ateliers d'artistes de Belleville. On fait chaque année une exposition sur le thème imposé par l'association des ateliers d'artistes. Et une œuvre rencontre à l'extérieur. Une œuvre à laquelle n'importe qui peut participer et créer avec nous. Ainsi, l'année dernière, on l'avait fait en collaboration avec une artiste, Marion Baruch. On a récupéré des chutes de tissu d'ateliers du Sentier et les passants pouvaient faire des nœuds, des colliers,... On a proposé ce projet pour le mois extraordinaire, en novembre, et on a gagné le prix « initiative » du quartier. Les nœuds, c'était un symbole de rencontres, nouer des liens avec d'autres sites, de partage. On a une très jolie sculpture, c'est le prix qui nous a été remis par la ville de Paris, assorti d'une gratification pour les artistes ! On a beaucoup de liens avec les artistes du quartier. On est bien intégrés. Les liens sont quotidiens. Un café, une discussion, des échanges... On a travaillé et on travaille toujours avec le quartier et les associations du 20^{ème}. Certains de nos adhérents ont participé à plusieurs exposition dernièrement, notamment avec les Ateliers d'Artistes de Belleville (AAB), à l'occasion des 50 ans de la mort d'Edith Piaf, à la Nuit Blanche, bientôt au carré Baudouin... Pour les journées portes ouvertes, on avait décoré la rue et nous avons créé une vraie ambiance artistique avec le public... Nous intervenons aussi pour la semaine de la Santé Mentale, entre autres manifestations, avec notre partenaire le Psycom (Organisme public d'information, de communication et de formation sur la santé mentale et les troubles psychiques). Notre réseau de partenaires ne se limite pas au quartier, nous avons des liens un peu partout en France et l'étranger (expos en Pologne, au Brésil etc..) On est très demandés !



L.L. : Et combien d'artistes sont représentés par vous ?

A. & É. : Nous comptons 70 adhérents. La « procédure » d'entrée est toujours la même. La personne, ayant une expérience dans le domaine plastique (c'est obligatoire) est généralement présentée par quelqu'un que nous connaissons. Psychiatre, ami, assistante sociale, etc. Elle vient le temps qu'il lui faut pour se familiariser avec le lieu et son ambiance. Si cela lui convient, et si elle convient au groupe, elle adhère.

Quant à la commercialisation des œuvres, quand un artiste expose et que ses œuvres trouvent un acquéreur, il participe de manière symbolique aux dépenses que la galerie a réalisé pour son exposition, mais cela reste à la marge de notre activité principale qui n'est pas marchande.

L.L. : Votre autonomie semble importante.

A. & É. : Oui, nous sommes l'un des seuls GEM à être aussi employeur. Yorgui et moi sommes salariés, chacun à mi-temps. Notre présidente, Diane Staveris, est une artiste adhérente. Nous gérons les finances. Ce sont les artistes qui gèrent les projets et décident ou non de les mener à terme. Nous, salariés, avons un rôle essentiel de coordination. Les adhérents s'investissent véritablement dans les projets de l'association. Nous avons notre indépendance et nous pouvons vivre (local, salariés, fonds) avec une certaine visibilité. Nous sommes parrainés par la S.P.A.S.M. (Société Parisienne d'Aide à la Santé Mentale) qui nous accompagne sur le plan moral, nous conseille, mais n'intervient pas. Et, par ailleurs, nous remettons chaque année un rapport d'activité et un rapport financier à l'Agence de la Santé.

L.L. : Et si vous quittez vos fonctions ?

A. & É. : Pas de problème, le conseil d'administration, la présidente et les adhérents sont au courant de l'essentiel, à commencer par l'esprit du GEM. Pas un dossier qu'ils ne connaissent. Nous sommes des coordinateurs, des facilitateurs. Nous travaillons en concertation, même si nous partons un jour le Gem nous survivra... !

L.L. : Après 20 ans d'existence, vous avez des archives ?

A. & É. : Oui, elles sont au sous-sol. Et elles sont très en ordre. Nos prédécesseurs s'en sont préoccupé dès le départ. Il nous a suffi de continuer. Là nous sommes très disciplinés et Marie-France nous a laissé un bel héritage. Germaine Raccah, une artiste adhérente du Gem, nous quitte, devant faire un saut à l'exposition « Absolument Excentrique » où elle expose. D'autres

visiteurs sont venus, il y a quelques jours, pour acheter deux œuvres d'un artiste dont ils avaient vu un tableau à l'hôtel de ville ! Ce qui nous amène à évoquer d'autres expositions auxquelles participe le GEM.

L.L. : Vous pourriez faire une liste de vos dernières participations ?

A. & É. : Bien sûr, sinon que nous risquons d'en oublier. Nous avons évoqué la densité de notre réseau. De nos réseaux devrions-nous dire, tant en ce qui concerne les personnes intéressées que les professionnels. Récemment :

- Au salon d'accueil de l'hôtel de ville dans le cadre de l'exposition Absolument Excentrique, 6 artistes exposent des œuvres diverses (peintures, livres objets, livres-objets, etc.) ;
- En octobre nous avons participé à la « Biennale hors les normes », à Lyon ;
- Pour novembre nous mettons la touche finale à une exposition photos ;
- En novembre toujours (du 13 au 17) n'oublions pas, au Bastille Design Center « l'expo qui marche » dans le cadre plus général de l'expo « même pas mal !!! ». Pourquoi « l'expo qui marche » ? Parce que le support des œuvres est constitué par... des chaussettes de toutes formes et couleurs. Y participe qui veut, (artiste, passant, ...) il choisit une chaussette et l'habille à sa guise. En avant-première, nous avons pu voir de véritables chefs-d'œuvre !
- En décembre, comme chaque année, notre marché de Noël (cf. encadré) ;
- En février-mars 2014, les 25 ans d'ouverture des ateliers d'artistes de Belleville. Il y aura une exposition comportant une œuvre collective, par une dizaine d'artistes, et des œuvres individuelles de plus petit format.

L.L. : C'est impressionnant. Il nous reste à vous remercier pour votre accueil et à vous souhaiter une longue vie pour Artame Gallery et la réussite de ses projets.

Propos recueillis par Jean-Louis Le Picard

Artame Gallery, 37 rue Ramponeau, 75020 Paris
 Tel : 01 4033 4251 mail : artamegallery@hotmail.com
 http://www.artamegallery.com
 Ouvert de 10h à 19h, du mardi au samedi.

Du 24 au 27 mai : journées portes ouvertes «Tout Belleville»

Médiations artistiques

L'Art comme outil de construction d'un projet professionnel

Les neurosciences viennent de mettre en lumière la capacité de chaque neurone à modifier son ADN. Par delà le problème génétique, nous apparaît l'étonnante faculté d'innovation enfouie dans les moindres parcelles de la vie. Comment l'humain ne saurait-il s'ouvrir à une voie créative ? La perte plus ou moins grande de la maîtrise de soi, dans les troubles psychiques, en déséquilibre trop souvent la mise en œuvre...

Rendre son sens à ce pouvoir du « faire » en prenant l'art non plus comme finalité mais comme un soutien permettant un rééquilibrage de la personne projetant de se réinsérer, c'est l'objectif que se fixe Sophie L'Hermite en tant que formatrice spécialisée, et « médiatrice artistique » au Centre Alexandre Dumas de l'Association Vivre, à Paris.

La Lettre : Comment en êtes-vous venue à exercer cette fonction de médiatrice artistique ?

Sophie L'Hermite : Après un bac Arts Plastiques, j'ai fait l'École des Beaux-arts. Là, l'étude de l'Histoire de l'Art m'a amenée à mieux comprendre comment on pouvait utiliser l'art à des fins d'expression personnelle, sociale, politique. En vivant moi-même l'état de création, en le pratiquant, j'ai perçu plus intensément son potentiel et je me suis ensuite intéressée à ce que représentait l'art pour venir en aide aux souffrances individuelles.

L. L. : Vous avez alors tourné votre regard vers l'art-thérapie...

S. L. : Le problème, à l'époque, résidait dans la disparité des écoles, dans une hypothétique reconnaissance officielle en France des formations. Avec le désir de brasser un champ plus vaste, je me suis alors tournée vers la psychologie clinique.

L. L. : La dimension psychologique est omniprésente dans toutes les formes de l'art, ne serait-ce que dans les opéras de Mozart, de Verdi en musique... Bien sûr, beaucoup de conceptions ou d'analyses d'œuvres ne peuvent en oublier l'existence !

S. L. : La formation en histoire de l'art aux Beaux-arts assurée par des artistes, des écrivains, des philosophes, nous fait saisir le lien de l'art avec la société, les sciences humaines et sociales. C'est ainsi que, dans ce contexte, l'art moderne peut apparaître comme une réaction, un miroir du vécu comme en témoigne Picasso, par exemple, dans Guernica ou dans les portraits de « ses femmes » aux différentes époques de sa vie... Plus subtil encore dans l'Art « Classique » est, grâce au symbolisme, le discours caché « derrière » les tableaux, en arrière-plan, par delà, entre autres, les protocoles.

L. L. : Cette lecture du dit et du non-dit en Art paraît vous avoir bien préparée à faire le lien entre art et psychisme, art et difficultés psychiques...

S. L. : J'ai, bien sûr, voulu faire se rejoindre mes deux formations. Et j'ai trouvé ce poste demandant une formation en psychologie, la connaissance du handicap psychique, de l'insertion professionnelle, et des compétences artistiques.

L. L. : C'est ainsi qu'à Alexandre Dumas, vous transmettez aux personnes fragilisées psychiquement votre perception d'une certaine « expérience du faire », dans le but de leur permettre de mieux se recentrer, se valoriser, retrouver confiance en eux et pouvoir se projeter, autant que possible, dans une situation professionnelle...

S. L. : Les stagiaires passent ici six mois à temps plein pour construire un projet professionnel réaliste compte tenu de leur handicap, pour lequel différentes activités sont mises en place :



parmi elles l'Atelier des Arts Plastiques et Travaux Manuels. Il est organisé en deux parties sur la durée : un travail individuel tout au long des six mois de stage et un travail collectif débouchant sur une œuvre collective fabriquée par le groupe.

L. L. : Où se situe la médiation artistique dans l'esprit des stagiaires ?

S. L. : Le problème de l'existence d'un tel atelier leur est posé dès leur arrivée à Alexandre Dumas : « Qu'est-ce que cet atelier peut bien faire ici dans le cadre d'une réinsertion professionnelle? », « Quelles différences avec les pratiques artistiques antérieures en milieu hospitalier ? »

Les stagiaires trouvent rapidement des réponses : « La médiation artistique nous aide à nous concentrer, à nous exprimer, à oublier les problèmes, à nous libérer de ceux-ci durant un temps et nous apporte un sas de repos par rapport aux autres activités plus intellectuelles. » « Elle nous apporte de la sérénité, du bien-être. » « Elle fait intervenir davantage notre créativité... »

L. L. : « Créativité » n'est-ce pas un terme qui vous relie aux stagiaires ? Le réapprentissage du « faire » n'est-il pas au cœur de votre tâche ? D'ailleurs, faire et créer sont tous deux issus du même mot grec !

S. L. : Le maître-mot, c'est la créativité... A l'atelier, elle est un mouvement, un tremplin vers la réinsertion professionnelle. Je m'efforce d'aider les stagiaires à se mettre en tête que l'atelier d'arts plastiques est un lieu d'expériences, de découvertes où ils peuvent s'autoriser à faire ce dont ils ont envie, s'autoriser à opérer un choix dans les multiples possibilités destinées à

Malika : « L'atelier m'a apporté beaucoup de confiance en moi, de la sérénité, du plaisir surtout en peignant... C'était comme dans un jeu, sans pression avec chacun à son rythme... »

exploiter, développer cette créativité, leur créativité, à retrouver leur part de vie, leur personnalité, à affirmer leurs goûts...

L. L. : La créativité liée à ce que les psychologues appellent une pensée divergente se nourrit de transformations, de « détournements » elle est ouverte sur une infinité de possibles...

S. L. : Justement mon rôle est de les confronter au faire, de leur insuffler l'envie d'avoir envie de faire quelque chose et de les conforter dans leurs capacités à faire les choses chacun à son niveau du mieux qu'ils le peuvent jusqu'au bout et jusqu'à ce qu'ils en soient satisfaits.

L. L. : Dans cet atelier, quelles techniques les stagiaires peuvent-ils aborder ?

S. L. : Dessin, peinture, pastel, sculpture, modelage, collage, photomontage pour la partie Arts Plastiques et pour celle des travaux manuels : mosaïque, maroquinerie, pyrogravure, couture, réalisation de bijoux, peinture sur verre, bois, tissus, vannerie, cartonnage, réalisations en papier mâché, en n'oubliant pas que souvent la frontière est infime entre art et artisanat...

L. L. : Que de possibilités !

S. L. : L'objectif premier de cet atelier n'est pas prioritairement l'acquisition de techniques, mais la confrontation à des savoir-faire, des savoir-être, pour arriver à un résultat satisfaisant. Il vise en fait la capacité des personnes à « faire réellement », à concrétiser une idée, un projet en tête. Je leur dis : « Je suis là pour vous aider, vous accompagner dans vos choix en fonction de ce que vous avez envie de faire et non en fonction de ce que vous pouvez faire. ! C'est l'expérience du « faire » qui va vous montrer votre potentiel ... » Ils se découvrent ainsi souvent de nouvelles capacités d'expression, de nouvelles compétences, des moyens, soit d'emblée, soit en faisant preuve de pugnacité, et c'est pour eux une grande fierté de dépasser leurs limites...

L. L. : L'important pour vous n'est-ce pas qu'ils aillent jusqu'au bout ?

S. L. : C'est, en fait, une exigence modulable selon les possibilités de chacun, en adéquation avec le cadre dans lequel ils sont : la réinsertion professionnelle. En restimulant leurs différentes fonctions, en les aidant à se redynamiser selon leur rythme, ils mènent à bien leur projet de réalisation artistique et/ou manuelle tout comme ils construisent et définissent leur projet d'insertion. Il s'agit de trouver la motivation et l'intérêt à finaliser du mieux qu'ils le peuvent leur projet, en suivant les étapes inhérentes et nécessaires à cette réalisation en vue d'un résultat qui leur convient et leur correspond...

L. L. : Face à leurs difficultés, quelles solutions préconisez-vous ?

S. L. : Des solutions ? On en trouve toujours, au fur et à mesure, à force de persévérance, de créativité, en transformant le projet si nécessaire, en leur faisant prendre conscience qu'une tâche se fait étape par étape, qu'il faut de la patience, de la concentration, qu'on peut se tromper, qu'il faut savoir tirer parti



de ses erreurs... Ces notions, ils pourront les transférer dans toutes « les choses de la vie ! ».

L. L. : La médiation artistique... Un lien profond avec l'Art malgré la priorité du « faire » ?

S. L. : L'atelier et les sorties culturelles, organisées par ailleurs dans différents musées, permettent de découvrir l'Art et les artistes sous un autre aspect, de s'y intéresser, de le questionner, d'avoir un regard différent sur les divers moyens d'expression. Cela incite certains à faire évoluer leur pratique artistique, chacun selon ses possibilités. L'important sera toujours que l'auteur puisse constater avec satisfaction l'aboutissement de son travail, souvent avec surprise : « J'y suis arrivé ! Je n'aurais pas cru en être capable ! »

L. L. : L'art brut ?

S. L. : Est-ce de l'art ? N'en est-ce pas ? C'est de l'Art mais le définir est très difficile. Je dirais que « cela » émane d'un besoin vital et irréfléchi de créer

qui vient instinctivement sans que la personne ait eu spécialement une formation artistique dans ce domaine-là...

L. L. : Les niveaux des stagiaires sont sans doute différents !

S. L. : Ils le voient parce que confrontés les uns aux autres en travaillant ensemble dans l'atelier. Ce n'est pas un problème car l'esprit du cadre posé n'est pas à la concurrence, et chacun respecte le travail de l'autre.

Le but, une fois encore, c'est de « faire », d'en avoir la motivation, de pouvoir faire ce dont on a envie comme on peut... mais avec de l'aide pour en apprendre quelque chose et progresser. C'est aussi pouvoir s'exprimer, autant dans le travail individuel que dans le travail collectif. Pour ce dernier, travailler ensemble, trouver des compromis, décider ensemble d'un projet commun, puis le réaliser de manière à ce que chacun y ait sa place et y développe ses compétences est très important, particulièrement en ce qui concerne la problématique du handicap psychique...

L. L. : Y a-t-il un « art » de la médiation artistique ?

S. L. : Beaucoup d'artistes, ou de soignants, aujourd'hui, souhaitent se former à « l'art-thérapie », et aux médiations artistiques. C'est une approche particulière avec un positionnement différent de celui de l'artiste par rapport au soignant : il s'agit, entre autres, pour l'un de se décentrer de sa propre pratique artistique pour ne pas la projeter sur la personne, et pour l'autre de réellement avoir eu l'expérience de « l'état de création » pour ne pas bloquer la créativité de la personne... Il faut pouvoir respecter le cheminement créatif qui est propre à la personne en lui ouvrant un champ de possibles, sans l'entraver, mais dans la limite du cadre posé...

Propos recueillis par Florine Vincent-Deaurville

Pôle Orientation - Formation - Emploi
Centre Alexandre Dumas - Paris

Pré-Orientation Spécialisée
17 rue Froment, 75011 Paris
Tel : 01 5698 2070
s.lhermite@vivre-asso.com



ABSOLUMENT EXCENTRIQUE



« Absolument excentrique », c'est le nom que le Collectif Événementiel « Art et Handicap » a donné à une grande exposition présentée à l'Hôtel de Ville du 1^{er} Octobre au 9 Novembre 2013. C'est là que se sont rendues Corinne Viennot, Catherine Bourgois et Brigitte Hautefeuille : compte rendus !

Art brut parisien, singulier et contemporain par Corinne Viennot

Le principal objectif du CEAH est de permettre la rencontre du public avec les œuvres d'artistes « en situation de handicap mental et psychique », en les sortant des lieux confidentiels et méconnus dans lesquelles elles sont produites.

Les œuvres exposées sont issues de 25 structures sociales, médico-sociales et associatives parisiennes. Parmi ces structures le Groupe d'Entraide Mutuelle « Artame Gallery », créé à l'initiative de l'Unafam, a présenté plusieurs artistes.

Catherine de St Etienne et Nathalie Allard, commissaires et scénographes de l'exposition, la présentent comme « une invitation, un projet à caractère humaniste qui rassemble, qui trace et poursuit son cheminement en synergie, guidé par cette évidence que ce n'est pas de l'art centré sur l'art, c'est de l'art centré sur la vie ».

Une exposition riche, foisonnante, mêlant dessins, peintures, sculptures, céramiques, dans une scénographie qui donne une impression de profusion ; 163 artistes y sont présentés !

Une jolie idée que d'avoir proposé aux élèves de l'Ecole Olivier de Serres de réaliser des interprétations tactiles, souvent textiles, de certaines œuvres.

Cependant une telle densité ne risque-t-elle pas de provoquer un effet de saturation chez le visiteur ?

Et pourquoi avoir créé ce couloir noir et étroit avec des tableaux et des sculptures entassés derrière une paroi qui les cache en partie et ne permet aucun recul ?

Si l'idée était de recréer les méandres du cerveau, le résultat ressemble à une punition pour les artistes exposés dans ce petit espace ! En tout cas, ce n'est certes pas une installation au service de la mise en valeur des œuvres, et c'est regrettable. Finalement, à la sortie de l'exposition, une impression de confusion domine et une série de questions m'assaille.

Fallait-il présenter autant d'œuvres ?

Pourquoi juxtaposer des productions si différentes ?

Sont-elles données à voir à travers le prisme de la maladie ou comme œuvres d'art à part entière ?

Quoi de commun entre tous ces univers et qu'ont-ils à gagner à être présentés pêle-mêle ?

En ouvrant le catalogue de l'exposition, je m'arrête par hasard à la page 34, je reste perplexe :

sur la page de droite, une peinture sans titre de Yassine Bouakkaz est accompagnée d'un petit commentaire non

signé : « il aime la musique, le rap, les filles, les sorties, la fête »

Page de gauche « L'anniversaire » de Françoise Bonello, accompagné d'un long texte de l'artiste. Extrait : « (...) Un regard sur la peinture d'histoire où le champ et le plan, la terre et le sang, participent à la composition. L'esthétique gagne du terrain, l'art se dégage. Cependant Van Gogh nous invite encore à nous abîmer dans sa peinture bêchée, labourée. Il y a la lumière aussi. Et je me demande si d'un certain point de vue, la peinture ne serait pas la conjonction, le mariage de la terre et de la lumière. (...) »



L'artiste accompagné de sa s

Le contraste, le décalage de contenu mis en évidence sur ces 2 pages illustre bien le mélange des genres que l'on retrouve dans l'exposition.

Des univers si différents, des démarches et des mondes si éloignés gagnent-ils quelque chose à être juxtaposés ?

Et du côté des personnes qui exposent, quelles sont les réactions ?

Certaines ressentiront une grande frustration d'avoir vu leur travail peu mis en valeur dans une trop grande profusion d'œuvres, et d'avoir été perçues comme des malades qui peignent plutôt que comme des artistes à part entière.

D'autres sortiront enrichies par cette expérience, heureuses et valorisées d'avoir été mises en lumière.

Impressions croisées par Catherine Bourgois

Un matin d'octobre, à Paris.

Nous convergions vers la rue de Rivoli, venus chacun de loin.

Sur les murs de l'Hôtel de Ville, un immense calicot coloré. On ne peut pas la manquer, cette expo : « Absolument excentrique ». Donc, art + handicap, ce n'est plus confidentiel, ça se montre, et tant pis si le mot « excentrique » nous heurte, laissons-nous aspirer.

Je raconte ici un ressenti vécu à 4, « indemnes de culture art brut », chacun à une place différente : Un artiste, quelqu'un qui l'accompagne, la soeur de l'artiste, leur mère. J'arrive la première. Je me laisse imprégner. Une impression d'intimité, de la chaleur, de la gaieté, de la vie. Je cherche le fil, les œuvres semblent classées par genre, l'accrochage est parfois fantaisiste, la scénographie peut surprendre. Je circule, l'oreille accompagnée d'un récitatif qui sait se faire émouvant ou drôle. L'humour pointe souvent.

La vidéo, elle, me choque : elle semble ne concerner que certains artistes. Et les autres ? Vont-ils se sentir exclus, encore une fois ? Elle peut leur paraître pesante, surtout déclinée en boucle.

Et voici ma fille, enthousiaste comme elle sait l'être. Elle s'émerveille, elle communique, c'est une chance, cette rencontre, en ce lieu. Bizarrement, on s'y sent bien ensemble. Notre œil ne s'accroche pas aux mêmes œuvres, on s'en explique toutes les deux, on réagit différemment et c'est riche.

Enfin, notre artiste nous rejoint. La personne qui l'accompagne, un jeune plein de vitalité, l'a piloté jusqu'ici avec brio. Et déjà photographié en extérieur devant le fameux calicot.



Il retrouve ses peintures qui flashent sur un mur rouge ; son monde familier.

Il fait aussi le tour, s'arrête sur certaines œuvres, évite la vidéo. Quand il rencontre des inconnus, au fil des salles, le dialogue s'établit facilement si l'interlocuteur semble compétent en peinture, en art. C'est le critère. Sinon, que fait-il ici ?

D'ailleurs il ne s'attarde pas. On ressort assez vite tous les 4 et allons débriefer sur l'esplanade, autour d'un café.

œuvres, contemplant son œuvre

Il y a le positif, l'enthousiasme de nos deux jeunes : c'est incroyable d'être ici, au cœur de Paris, le maire est peut-être là, dans son bureau, à deux pas de nous... Et la foule circule, nombreuse, animée, et la Seine coule, symbolique, et là, derrière les murs majestueux, les peintures de notre artiste vivent leur séjour provisoire, sorties par miracle de leur anonymat. L'artiste, lui, est songeur. Oui, c'est une chance, mais à quel prix ! Au prix d'une étiquette, alors que sa peinture existe en tant que telle, au cœur de sa chair et de son intelligence, et qu'il rêve toujours de la voir reconnue. « Je n'aime pas être catalogué », nous confie-t-il. Je suis un artiste qui travaille, je ne suis pas un « excentrique ».

Contradiction, paradoxe. Mais ne vit-il pas une existence elle-même paradoxale ? J'écoute, je songe, la vitalité ambiante est contagieuse. Même si le sombre nuage -vieux compagnon de route- plane en toile de fond.

Une chance paradoxale : je ne trouve pas d'autre expression.

Quand même, c'est un beau moment, nous le sentons tous les 4, nous regardons la Seine indifférente, et nous qui ne le sommes pas, le cœur gonflé de tant de ressentis complexes. Mais il y a eu partage, et il continuera sans doute avec d'autres inconnus, venus en curieux, repartis intrigués, touchés peut-être... Et l'éphémère n'est pas si éphémère : témoin, ce beau catalogue de l'expo, sobre et riche à la fois, où chacun des artistes se retrouvera avec lui-même et aussi dans ce partage d'une expérience à laquelle certains ont cru.

En Autriche, à Gugging, le centre d'Art-Psychothérapie est rebaptisé, en 1986 « Maison des Artistes » pour échapper au « carcan pathologique ».

Brut d'artiste ! Par Brigitte Hautefeuille

Comment vit-on avec un passé ou dans un présent psychiatrique quand on a la chance de pouvoir exprimer sa souffrance par l'art ? Ou comment l'exposition de l'Hôtel de Ville ne se pose pas cette question fondamentale.

Cent soixante-trois artistes exposés. Serait-ce la quantité des travaux présentés qui susciterait la curiosité des visiteurs ? Mais les artistes aux troubles psychiques sont des milliers de par le monde à exprimer leur souffrance, lui donner des contours, des couleurs, des matières et par là tenter de la déposer à l'extérieur d'eux-mêmes. Alors pourquoi être fier d'en exposer cent soixante-trois ? Et pourquoi ceux-là ? On aurait aimé quelques explications sur leurs cheminements. Or seuls leurs noms figurent pour nous guider. Ou plutôt nous confondre.

On aurait aimé un regard. Un concept d'exposition. Car il ne suffit pas que des créateurs soient parisiens pour les réunir en un même lieu (murs noirs, couloirs étroits comme les boyaux

d'une caverne... tout pour rappeler l'enfermement !).

Que différencie celui qui crée, de celui souvent piégé dans sa création par les institutions psychiatriques dans et hors les murs ? Sans doute la distance que ce dernier met entre lui et son œuvre, qui est souvent étroite, comme le révèle la majeure partie des travaux dits « psychotiques ». Frontière souvent mal dessinée entre soi et les autres. Mais « l'artiste psychotique » n'existe que dans la tête de ceux qui n'en sont pas. A l'esprit de ceux qui les connaissent, ils ont d'abord du talent. Et ils bataillent ferme. Certains se sont révélés dans l'institution. Pour d'autres, l'institution leur a permis de continuer à s'exprimer, leur a offert un lieu où s'épanouir. Certains cherchent à sortir de leur enfer psychiatrique par la voie artistique. D'autres ne peuvent faire autrement que d'y rester confiné et de se réfugier dans l'expression artistique. D'autres encore se distraient dans leurs aptitudes, comme des enfants à leurs travaux d'aiguille. D'autres se reposent enfin, en dessinant, en peignant, en écrivant. Tous se frayent un chemin à travers leurs différences. Ils se rencontrent. Se connaissent. S'apprécient. Se jalouent. Se stimulent. Mènent une vie d'artiste !

Ils nous parlent d'eux-mêmes sans détour. A leur parcours psychiatrique est venu se greffer un parcours artistique. Sans technique élaborée. Sans références artistiques. De manière frontale. Brut d'artiste !

Que nous disent-ils sur nous-mêmes ?

Raw Vision : 25 ans d'Art Brut

Halle St Pierre - jusqu'au 22 août 2014

Vous voulez découvrir toute la richesse de l'art brut d'aujourd'hui ? Précipitez-vous à la Halle St Pierre qui présente actuellement une magnifique exposition intitulée « Raw Vision. 25 ans d'Art Brut ».

Le Musée de Lausanne a prêté pour l'occasion plusieurs œuvres de sa collection, parmi lesquelles vous retrouverez les grands noms qui ont fait l'histoire de l'Art Brut : Aloïse, Augustin Lesage, Tschirtner, Wölfli, et beaucoup d'autres.

Dans une scénographie remarquable et un accrochage mettant parfaitement en valeur les œuvres, quatre-vingts artistes d'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Inde et du Japon y sont présentés, les artistes historiques de l'Art Brut côtoyant des créateurs plus contemporains.

Parmi ceux-là, Donald Pass m'a beaucoup impressionnée, avec sa série de paysages visionnaires et d'une grande poésie.

Une vidéo permet également de voyager dans le monde entier avec les bâtisseurs de mondes imaginaires, dans la lignée du Facteur Cheval à Hauterives, de Robert Tatin à Cossé le Vivien, ou de Raymond Isidore, dit Picassiette, à Chartres.

Une exposition remarquable qui permet à la fois de découvrir, ou de redécouvrir les grands classiques, et aussi de comprendre la place que tient l'Art Brut sur la scène de la production artistique internationale contemporaine.

La Halle St Pierre

2, rue Ronsard, 75018 Paris

Tel 01 4258 7289

Tous les jours : 11h-18h,

Samedi : 11h-19h,

Dimanche : 12h- 18h



L'art brut... C'est fou !

Comment y voir clair dans cette notion d'Art Brut que l'on a tendance aujourd'hui à mettre à toutes les sauces ?

S'agit-il de l'art des illettrés, des autodidactes ? De l'art des fous, des médiums, des prisonniers, ou même des enfants ?

Une visite virtuelle en Suisse, au Musée de Lausanne va nous aider à nous y retrouver.

Pour ceux qui seront tentés d'aller se rendre compte sur place, « La Fabuloserie », située à 150 km de Paris, présente une belle alternative aisément accessible.

La Collection de l'Art Brut de Lausanne.

« Il n'y a pas plus d'art des fous que d'art des dyspeptiques ou des malades du genou ! » Voici ce que déclarait Jean Dubuffet en 1949, alors que commençait tout juste l'aventure de l'Art Brut, concept que lui-même venait d'inventer.

C'est pourtant essentiellement dans les asiles psychiatriques que Dubuffet (1901-1985) entreprend de se mettre à la recherche d'œuvres exécutées par des personnes « indemnes de culture artistique ». C'est là qu'il va trouver des œuvres extraordinairement inventives, subversives, et riches d'une bouleversante force d'expression.

Il y rencontre des personnes qui créent dans la solitude, dans un rapport essentiel à la création, en dehors de toutes règles et de toutes considérations artistiques, et sans se préoccuper de la critique ni du jugement d'autrui.

L'art brut est donc né de cette conviction de Dubuffet qu'il existe quelque part un art inconnu du public, produit par des artistes solitaires et marginaux : « Il n'y a vraiment aucun critère qui justifie une discrimination des œuvres qu'on pourrait dire saines et des œuvres qu'on pourrait dire pathologiques »,

En se donnant pour mission de collectionner et de conserver ce type de productions, Jean Dubuffet poursuit le travail entamé avant lui par quelques médecins suisses avisés.

En 1947 Jean Dubuffet crée « La compagnie de l'Art Brut » et étend ses recherches à tous les marginaux de la société, autodidactes et personnes rebelles à la culture ou qui en sont exclues d'une manière ou d'une autre.

Il mettra près de 30 ans à acquérir et exposer près de 5000 œuvres, jusqu'à ce qu'il souhaite faire don de sa collection, soit à la France, soit à la Suisse : « Je voulais que l'Art Brut agisse comme un agent provocateur dans le musée ». C'est le maire de Lausanne qui accueille l'idée avec le plus d'enthousiasme.

C'est ainsi que naît la « Collection de l'Art brut », musée public de la Ville de Lausanne, qui ouvre ses portes en 1976.

Ce qui frappe très vite le visiteur, c'est l'exceptionnelle créativité des œuvres présentées. Voilà sans doute un dénominateur commun, ce qui fait de toutes ces productions des œuvres d'art !

Nous découvrons des dessins, peintures, sculptures, où s'articulent subtilement des signes, des symboles, des figures, dans des compositions construites et réfléchies.

L'accrochage est remarquable et l'artiste est souvent représenté

par tout un ensemble d'œuvres, ce qui permet d'entrer dans son monde, de saisir la cohérence et la complexité de son univers. Pour nous y aider, quelques vidéos présentant l'artiste et le contexte (les structures psychiatriques) dans lequel il crée, nous éclairent et nous touchent.

Bouleversée par ces destinées d'artistes aux parcours difficiles, touchée en particulier par les conditions de vie éprouvantes dans les hôpitaux psychiatriques des années 50, je ressors pourtant de ma visite éblouie, émerveillée par cet ensemble d'œuvres d'une incroyable richesse, souvent élaborées, complexes, et nourries d'une profonde réflexion.

Le site internet (voir encadré) du Musée est une mine d'informations, en prise avec les recherches actuelles des passionnés d'Art Brut, preuve s'il en fallait que l'entreprise de Jean Dubuffet se poursuit aujourd'hui avec le même dynamisme.

La Fabuloserie

La Fabuloserie, comme le Musée d'Art Brut de Lausanne, c'est aussi l'histoire d'un artiste collectionneur, celle d'Alain Bourbonnais qui, après une rencontre avec Jean Dubuffet, décide en 1972 d'ouvrir un local, rue Jacob à Paris, pour suppléer en partie au départ de la collection de Dubuffet à Lausanne. Peu à peu, Bourbonnais fait ses propres trouvailles, s'éloignant de l'univers des hôpitaux psychiatriques et menant ses recherches dans les villages, dans les fermes, dans le monde des paysans et des ouvriers.

Dix ans plus tard, la collection est à l'étroit dans les locaux de l'Atelier Jacob. Nous sommes en 1983, et Bourbonnais décide d'installer l'ensemble des œuvres de sa collection à Dicy, dans l'Yonne, dans un lieu labyrinthique, qu'il transforme en véritable caverne d'Ali-Baba et nomme « La Fabuloserie ».

Les créateurs qui sont présentés là sont maçons, mineurs, brodeuses, ouvriers ou garçons de ferme. Ils créent pour eux-mêmes, racontent leur vie, leurs rêves, leurs cauchemars dans des réalisations souvent éblouissantes, s'attaquant à toutes sortes de techniques et de matériaux. Ainsi prennent place, à côté des dessins et des peintures, beaucoup de sculptures en bois, en terre ou en pierre, des assemblages de matériaux de récupération, des œuvres textiles, des collages d'écorces ou d'épluchures, des personnages recouverts de mosaïque ou façonnés en papier mâché.

Fabuleux univers en effet que cette Fabuloserie, tenant à la fois du musée, du cabinet de curiosités, du parcours initiatique et du labyrinthe, comme l'exprime Michel Ragon en 1993 : « On gravit des escaliers de meuniers, on traverse des murs. On atterrit dans des greniers jonchés de tapis qui amortissent le bruit des pas. Tout est étrange. Tout est surprenant. Tout est insolite. Tout vous agresse. Tout vous enchante. »

Corinne Viennot

Corinne Viennot, enseignante en Arts Plastiques, a récemment rejoint l'équipe de rédaction de « la Lettre ». C'est à son enthousiasme communicatif pour l'art, particulièrement l'art brut, que nous devons le thème de ce dossier !

Collection de l'Art Brut, 11, Av des Bergières, Lausanne Suisse.

Tel +41 21 315 25 70

Ouverture du mardi au dimanche de 11h à 18h.

<http://www.artbrut.ch>

La Fabuloserie, 1 rue des Canes. 89120 Dicy.

Situé à 150 km de Paris, ouvert de Pâques à la Toussaint

Tel : 038 663 6421

<http://www.fabuloserie.com/>

Matthieu Mares

De l'art brut à la danse thérapie

La danse permet de comprendre la profonde interdépendance du corps et de la pensée. L'équilibre fragile en est mis à mal lors de troubles psychiques. Le corps réagit alors comme une boussole dérégulée, comme une planète sortie de son orbite, perdant le sens du rythme, du mouvement... Comment la danse-thérapie, dont les racines puisent dans l'histoire de toute l'humanité, ne serait-elle pas alors une source de soins primordiale en aidant le retour à l'unité de l'être, en prenant, entre autres, comme axe de son processus, la quête de ce côté « brut » de l'humain ?

Nous avons eu le plaisir de s'entretenir avec Matthieu Marès. A l'origine danseur, il s'est très vite intéressé à la dimension thérapeutique de la danse. Danse-thérapeute formé au courant issu de la danse contemporaine et au contact des influences et des outils propres à la danse-thérapie actuelle. Il exerce son activité à Paris en institutions hospitalières et sociales, en groupes ouverts et à son cabinet privé.

La Lettre : Dans un dossier où une place de choix est conférée à « L' Art Brut », est-ce possible d'établir une relation entre art brut et art-thérapie ?

Matthieu Mares : Je m'interroge... Pourquoi l'art brut dans ce qu'il a de brut ne pourrait-il pas faire partie du processus en art-thérapie, en danse-thérapie ? Ce que l'on cherche dans cette forme de thérapie, ce n'est pas la production, la finalité, l'aboutissement d'une œuvre, c'est l'expression... De manière à laisser apparaître quelque chose de l'intime et ce, par le pouvoir d'un média autre que la parole.

L. L. : Pendant les ateliers de danse- thérapie, de quelle manière ce côté brut de l'humain peut-il être perçu ?

M. M. : Nous sommes amenés à y exprimer, manifester quelque chose de profond qui vient de nous, quelque chose qui serait authentique, singulier, unique à chacun, par opposition à ce qui est codifié ...

L. L. : Codifiée, n'est-ce pas ce qu'est la danse classique en France depuis le 17^{ème} siècle ? Dans les opéras, les ballets, elle est tenue en rênes par des chorégraphes réglés d'avance laissant peu de place à une expression personnelle profonde.

M. M. : Il a fallu attendre le début du 20^{ème} siècle et le courant où Isadora Duncan a pris place pour revenir à un mouvement naturel qui a donné naissance à la danse moderne, à la danse contemporaine.

L. L. : Pour en revenir au point de rencontre entre brut et thérapie...

M. M. : Dans les ateliers de danse-thérapie que j'anime, ce que j'appelle l'essence de la danse c'est à dire cette danse intérieure que tout le monde possède et est capable d'exprimer, d'explorer, cette essence m'apparaît comme profondément thérapeutique. Quiconque peut, hors de toute contingence culturelle, faire l'expérience de sa danse personnelle dans un monde où, aujourd'hui, la danse classique, la danse jazz, la danse contemporaine ont acquis leur propre culture.

L. L. : Dubuffet a défini l'art brut comme « un art dégagé de toute culture exercé par des personnes le tirant de leur propre fonds... »

M. M. : La culture opprime le « brut » et ce brut que nous tirons de nous paraît émerger paradoxalement d'un domaine qui nous est étranger. Oui ! On peut opposer brut et culture... Brut, c'est

l'absence de formes, de structures. La culture, elle, a des structures.

L. L. : Les danses dites primitives faisant appel à un passé immémorial de l'homme, à un fonds naturel pas « contaminé » par la culture témoignent cependant d'une certaine organisation...

M. M. : En effet. Dans ce type de danse, on s'aperçoit que, même si le mouvement n'est pas codé, la danse est ritualisée. Ce lien à un rituel paraît justement créer, à mon sens, une passerelle entre cet héritage lointain et le temps présent, avec la reviviscence des arts-thérapies.

L. L. : Quel type de place accordez-vous à cette notion de rituel dans vos ateliers de danse-thérapie ?

M. M. : Accéder au matériau brut au fond de nous-mêmes implique un processus thérapeutique que l'on pourrait appeler rituel tout aussi bien...

L. L. : Et comment avez-vous procédé dans vos ateliers pour mettre en place votre propre processus thérapeutique ?

M. M. : Pour citer un exemple tiré de mon expérience personnelle d'art-thérapeute, je me suis aperçu, lors d'animations d'ateliers, que les participants ne dansaient pas « leur » danse mais reproduisaient ce que je présentais ou se reproduisaient les uns les autres ! Pour l'obtenir, il m'est alors venu l'idée de commencer mes ateliers avec ce que j'aime à appeler une « relaxation méditative », un temps de « recueillement »...

L. L. : Le recueillement évidemment facilite l'accès à cette partie brute au fond de nous-mêmes mais dans un groupe de danse-thérapie, le rapport aux autres s'en ressent-il ?

M. M. : Dans cette phase qui occupe la première partie des ateliers que j'anime, les participants vont d'abord être attentifs à leur mouvement intérieur, à leur danse intérieure qui les amènent petit à petit à la surface, dans l'espace qui les entoure, qui leur est proche, les emmène au groupe, les emmène au monde par un mouvement de déploiement...

L. L. : Comme une fleur de lotus ?

M. M. : J'aime prendre en image la fleur qui s'ouvre, le bourgeon qui éclot en continu sans qu'à l'oeil on s'aperçoive de ce déploiement...



Matthieu Mares